

LES INFLUENCES SAKALAVA ET MAROFOTSY A TRAVERS LES CHANTS POPULAIRES DU VONIZONGO

par

Malanjaona RAKOTOMALALA

Dans le cadre de l'établissement d'une monographie régionale, nous avons effectué, avec le concours du Département des Sciences Humaines et Sociales du Centre National de Recherches de Tsimbazaza, de 1975 à 1980, plusieurs enquêtes concernant un certain nombre de domaines de la vie d'un groupe occupant la partie nord-ouest des hauts plateaux centraux malgaches et portant le nom de Vonizongo (1). Ont fait partie de nos travaux la collecte systématique des chants populaires de la région et l'enregistrement des circonstances pendant lesquelles on les exécute. Notre communication se propose de soulever quelques remarques sur le genre de chants appelé *hira-tSakalava*, ou *sakalava*, ou *hira marofotsy*, ou encore *marofotsy* tout court.

A première impression, il apparaît anachronique que, dans cette partie de l'Imerina, la population use des termes de *sakalava* et *marofotsy* pour désigner et qualifier un de ses éléments culturels. Nous essayerons donc de comprendre ce phénomène, d'une part, à partir du mode de classification populaire des genres de chants de la région et, d'autre part, par la recherche de l'origine probable de cette qualification. Mais avant d'exposer ces remarques, nous croyons nécessaire de faire une succincte présentation de notre zone de recherches pour que nous ayons une idée générale du cadre humain au sein duquel nous avons opéré.

(1) Le terme Vonizongo désigne à la fois un groupe humain et le territoire habité par ledit groupe.

I

LA ZONE DE RECHERCHES

Le Vonizongo constitue le cinquième, en dignité, des six *toko* (districts) de l'Imerina unifié par Andrianampoinimerina. Sa délimitation cartographique reste les données brutes établies par les *Tantara* (2) et nos informateurs.

LE VONIZONGO AU SEIN DE L'IMERINA

Les traditions orales, que ce soit les *Tantara* du R.P. Callet ou celles que nous avons pu collecter auprès de nos informateurs de la région, s'accordent à reconnaître que le Vonizongo est encadré par la rivière Ikopa à l'ouest et la Betsiboka à l'est, s'étendant donc sur une distance d'environ 75 km. Mais le désaccord sur la délimitation apparaît lorsqu'il s'agit de tracer les confins nord et sud du pays.

Pour les *Tantara*, la frontière nord passe par Andriba (à 165 km à vol d'oiseau d'Antananarivo). Au sud, la rivière Ikelilalina constitue une frontière naturelle en séparant la colline de Babay de celle de Lohavohitra au pied de laquelle est bâtie actuellement le village d'Andranovelona (à 42 km d'Antananarivo). Cette colline de Lohavohitra avait servi de résidence principale au plus connu des princes du Vonizongo, Andriantoarivo (3). En faisant un petit calcul donc, selon les *Tantara*, le Vonizongo s'étend sur 123 km de long dans la partie nord-ouest de l'Imerina. Le dictionnaire encyclopédie *Firaketana*, quant à lui, fait reculer davantage la frontière nord jusqu'à Kamolandy (à 133 km à vol d'oiseau de Lohavohitra et à 10 km d'Andriba), localité où s'arrêta la conquête du pays par Andriantoarivo (4). Quant à nos informateurs, ils avancent quatre délimitations différentes :

— la première catégorie d'informations se réfère à la division administrative actuelle et restreint le territoire seulement au *fivondronam-pokontany* d'Ankazobe, c'est-à-dire depuis la rivière d'Antsevabe-Andranovelona jusqu'à Kiangara ;

— pour la seconde catégorie d'informateurs le *toko* s'étend d'Antsevabe-Andranovelona à Ankazobe, c'est-à-dire juste au seuil du Tampoketsa : cette catégorie est formée principalement des habitants du Tampoketsa d'Ankazobe. Les gens de Manerinerina, par exemple, ne se considèrent plus comme des Vonizongo en occupant une aire géographique qualifiée de *efitra* (désert) ;

— la troisième catégorie d'informateurs recule la frontière sud jusqu'aux

(2) Callet R.P., *Tantara ny Andriana eto Madagascar*, 2 tomes, Imp. Officielle, Tananarive, 1908, 1243 p.

(3) *Firaketana ny zavatra sy ny fiteny malagasy*, sous la direction du Pr. Kruger, 2e éd., n° 37, Janv. 1940, pp. 300-301.

(4) *Ibidem*.

collines aux fossés circulaires des environs d'Ampanotokana-Mahitsy, en la faisant passer par la colline de Babay, mais s'arrête également à Andriba pour les confins nord ;

— selon la dernière catégorie d'informateurs, essentiellement des vieillards, le Vonizongo s'étend jusqu'à Marotaolana, faisant ainsi reculer les confins nord au-delà de Kamolandy. Cette dernière catégorie fait allusion à l'existence d'un poste avancé merina dans les parages de Marotaolana, lors de la tentative de pénétration française de 1883. Pour un de nos vieux informateurs, né vers 1860--1870 et qui reste le seul témoin oculaire de cet événement, ce poste avait eu pour mission la garde des frontières nord-ouest de l'Imerina. Or, le Vonizongo constituait, au temps d'Andrianampoinimerina, la partie nord-ouest de l'Imerina. En conséquence, les confins nord du Vonizongo se localiseraient vers la localité où s'était établi le poste en question.

En nous référant à ces différentes données, il semble que nos informateurs craignent qu'en reculant la frontière encore vers le sud-est de Lohavohitra, le territoire n'atteigne déjà le Marovatana, et qu'en la faisant dépasser Andriba, le Vonizongo empiéterait sur le territoire sakalava.

Mais malgré cette confusion, notre population s'accorde sur les faits suivants :

— d'une part, en suivant l'axe nord-sud, le Vonizongo constitue une région de passage entre l'Imerina et le Sakalava d'un côté, et l'Imerina et la région des Marofotsy d'un autre .

— d'autre part, les Vonizongo ne se considèrent ni comme des Merina, ni comme des Sakalava, ni comme des Marofotsy, mais comme un groupe intermédiaire entre les trois : effectivement, il est d'usage chez eux d'employer les expressions *ry zareo any Merina* (ceux qui habitent l'Imerina), *ry zareo any Antsakalava* (ceux qui habitent le pays sakalava) et *ry zareo Marofotsy* (les Marofotsy) pour désigner respectivement les habitants de la partie sud-ouest et sud-est au-delà de Lohavohitra, ceux de la région nord-ouest au-delà d'Andriba et ceux qui vivent dans la zone nord-est au-delà d'Andriba également.

D'ores et déjà, nous pouvons relever que, dans une certaine mesure, nos informateurs tendent à mettre en question les frontières, d'une part, d'une partie de l'est du Boina et, d'autre part, celles du nord-ouest de l'Imerina. Toujours est-il que le Vonizongo s'étend sur une superficie non moins vaste, du moins si nous ne considérons que 75 km séparent la Betsiboka de l'Ikopa.

LES PRINCIPALES CIRCONSCRIPTION DE RECHERCHE

Ratisser tout le territoire du Vonizongo, afin d'avoir une vue exhaustive sur le domaine qui nous intéresse, serait trop ambitieux. Nous avons donc choisi deux *fokontany* éloignés l'un de l'autre par environ 30 km de pistes pour mener nos enquêtes. Ces deux circonscriptions sont situées dans la partie sud-est du territoire : l'un, Tsilokàna, est sensiblement limitrophe du Marovatana, l'autre, Miangaly, voisine de l'Avaradrano.

Le *fokontany* de Tsilokàna se localise à 8 km de marche au nord-est du chef-lieu de *firaisam-pokontany* de Mahavelona (420 habitants). Il est accessible par voiture en saison sèche, la route praticable en toute saison s'arrêtant à Mahavelona, où se tient, chaque jeudi, un des marchés les plus importants du Vonizongo (un grand nombre de marchands d'Antananarivo s'y rendent en voiture). Quant au fokontany de Miangaly, le plus important village qui lui est proche est l'ancien chef-lieu de canton de Maharidaza (250 habitants environ), situé à peu près à 15 km au nord. Aucune voie routière n'y conduit. Ainsi, de par sa situation tout à fait isolée, le *fokontany* de Miangaly apparaît comme moins perméable à la vie urbaine que celui de Tsilokàna. Autrement dit, il a beaucoup plus de possibilités de conserver les traditions ancestrales.

Mais outre les effets éventuels des rapports avec le milieu urbain, nous avons pu également noter certaines nuances entre ces deux circonscriptions, en l'occurrence celles qui touchent la technologie. A titre d'exemple, dans les environs de Miangaly, le piétinage des gerbes de riz par les bœufs pour le dépiquage est pratiqué par toute la population, contrairement à ce que l'on observe à Tsilokàna où l'on ne fait piétiner que les rizières (opération que renforce le hersage à la charrue) ; pour les gerbes de riz, on adopte à Tsilokàna le mode de battage pratiqué dans les environs de la capitale. Seconde nuance, l'architecture de Tsilokàna rappelle nettement celle des maisons traditionnelles des environs immédiats d'Antananarivo avec leur toit de chaume à deux pans dont les rebords sont d'égaux longueurs de part et d'autre, et leurs murs faits de blocs de terre. Cette architecture ne se retrouve pas dans les environs de Miangaly : les côtés des pans du toit (en chaume aussi) sont d'inégales longueurs, celui du côté ouest dépasse largement le mur et est soutenu par des piliers de bois, les murs sont faits de joncs aplatis renforcés de l'intérieur et de l'extérieur par de la boue.

Bref, il s'agit ici de deux communautés sensiblement différentes au point de vue technologique mais appartenant à un même contexte historique ayant eu pour noyau la royauté merina. Nous n'oserons pas avancer qu'elles sont représentatives du Vonizongo, car, logiquement, les différentes sous-régions de ce grand territoire devraient subir des influences provenant des autres groupes étrangers dont les régions sont limitrophes à la leur. En principe donc, le *fokontany* de Miangaly et celui de Tsilokàna emprunteraient plutôt à la culture merina qu'à la culture sakalava ou marofotsy. Or, nous avons pu apprécier que certains points de la technologie du premier fokontany tendent déjà à s'éloigner de ceux de l'Imerina.

II

LES GENRES DE CHANTS ET LEUR CLASSIFICATION

Notre première préoccupation était de recenser tous les genres de chants populaires de la région, en excluant ceux qui sont d'inspiration individuelle,

à l'exemple des chants d'amour exécutés par une quelconque personne atteinte de nostalgie mais inconnus de la population. Ne figurent dans notre collection que ceux qui méritent la qualification de ... populaire en ce sens que non seulement ils sont connus de tout le monde et sont célèbres mais n'ont pour auteur que la société elle-même.

LES DIFFÉRENTS GENRES

Nos six années de recherches nous ont permis de collecter 150 textes de chants populaires issus de sept différents genres. Nous pourrions les classer de la manière suivante :

GENRES	CONTEXTES	MODE D'EXECUTION	OBSERVATIONS
Andraloba	veillées mortuaires	se chante expressément faux, ne s'accompagne jamais de battements des mains mais seulement d'un long bambou ou d'un pilon étalé à même le sol (appelé <i>faray</i>) et sur lequel les chanteurs tapent avec des baguettes de bambou.	en voie de disparition totale, désormais les <i>zafindrôny</i> , «chants inspirés de la Bible mais exécutés à la Malgache», ont pris le relais.
HirantSakalava	toute occasion relevant de la joie	doit nécessairement s'accompagner de battements des mains, on peut y insérer également l' <i>apongalaha</i> , litt. «tambour-mâle» et le <i>taralila</i> «petit accordéon à boutons», (actuellement, on essaie de l'accompagner de <i>langorôny</i> «caisse claire» et d' <i>apongabe</i> , «grosse caisse».	genre préféré de la population
Rango	piétinage des rizières et des gerbes de riz, tauromachie, séance de lutte lors de la circoncision.	se crie et s'accompagne nécessairement de battements des mains, on doit y ajouter un <i>apongalaha</i> lors de la circoncision.	—
Tsao	— id —	— id —	la population n'y voit aucune différence avec le <i>rango</i> .
Tsola	culte de possession	devrait être, en principe, chanté par ceux et celles qui ont de belles voix, rythme vif, s'accompagne de battements des mains, de <i>taralila</i> , de <i>langorôny</i> , d' <i>apongabe</i> et éventuellement d' <i>apongalaha</i> .	—
Vakisôva	toute occasion relevant de la joie.	se chante avec des battements de mains, un <i>apongabe</i> et éventuellement un <i>langorôny</i> .	—
Vakodrazana	— id —	s'accompagne de <i>taralila</i> , d' <i>apongabe</i> et de <i>langorôny</i> (éventuellement de <i>sodina</i> «pipeaux»), se chante toujours en cœur.	—

Outre ces genres, il en existe encore deux autres, à savoir le *zafindrôny* que nous avons déjà mentionné comme successeur des chants funèbres traditionnels dits *andraloba*, et le *hira tsotra*, litt. « chant simple ». Mais nous les avons totalement délaissés pour le fait que le premier est loin d'être classé parmi les chants traditionnels hérités des Ancêtres, tandis que le second est non seulement, quelquefois, d'inspiration individuelle mais aussi, très souvent, une réinterprétation des variétés malgaches diffusées sur les antennes radiophoniques.

Une autre remarque à signaler est que la classification populaire tend à considérer le *rango*, le *tsao* et le *tsola* comme faisant partie d'un genre – mère, qui est le *hiran-tSakalava* « chant des Sakalava ».

LES CRITERES DE DIFFERENCIATION

La classification populaire nous permet de constater que l'*andraloba* s'isole complètement des autres genres quant à son mode d'exécution. Parmi ces derniers, les battements des mains constituent le principal instrument de rythme. Toutefois, il existe ici une différence entre les manières de taper les mains selon le genre :

– le *rango*, le *tsao*, le *tsola* et le *hiran-tSakalava* adoptent la manière de battements des mains dite du *kotra*, ou *tahak'Imarofotsy* « battements des mains à la Marofotsy », appelé également *tahaky ny Sakalava* « battements des mains à la Sakalava », qui consiste à mettre en perpendiculaire les mains et à plier légèrement les paumes, ce qui produit un son plus grave et plus volumineux;

– le *vakisôva* et le *vakodrazana*, cependant, ne nécessitent pas de *kotra* mais peuvent se faire en *tahak'Imerina* « battements des mains à la Merina », qui consiste à mettre bien en parallèle les mains sans en plier les paumes.

Ces critères suffisent à eux-mêmes à refléter une inspiration évidente d'une certaine manière de chanter des Sakalava et des Marofotsy telle que notre population la comprend. L'on saisit ainsi la raison pour laquelle nos communautés classent le *rango*, le *tsao* et le *tsola* parmi les *hiran-tSakalava* : leurs modes d'exécution s'apparentent.

Cependant, en ce qui concerne particulièrement le *rango*, remarquons que sa classification par notre population comme chant populaire sakalava n'est pas à délaissier en ce sens qu'il existe effectivement en pays sakalava un genre de chants portant également la même appellation. Rajemisa Raolison évoque son existence dans les termes suivants :

« Nombreux sont les jeux que font les Sakalava, mais le plus célèbre est le *rango*, qui est un genre de chant exécuté ensemble par plusieurs jeunes gens et jeunes filles. Ils les exécutent le soir ou la nuit au clair de lune. Ils se réunissent tous dans une grande cour, emmenant des tambours en marmite, ils enveloppent de cuir une marmite de terre et tendent celui-ci jusqu'à ce qu'il soit sec. Ils battent avec les mains ce tambour, et l'un d'eux chante puis tous les autres l'accompagnent.

Quelquefois, ils mettent en pelote des linges et tapent dessus, en guise de tambour, et par leur habileté, on a du mal à en distinguer le son de celui d'un vrai tambour, ils s'accompagnent également de battements des mains»(5).

Malheureusement, ces quelques lignes ne nous permettent pas de savoir si ce genre vient des Sakalava du Boina ou de ceux du Menabe. Toujours est-il que, outre l'occasion où on l'exécute, il n'y a pratiquement aucune différence entre le *rango* sakalava et le *rango* vonizongo. Les Vonizongo connaissent également cette façon de peloter les linges : cet instrument de percussion improvisé porte ici le nom de *dabok'ondana*, lit. : « battèment-de-l'oreiller » (on étale le linge sur les jambes ou sur les genoux). Par ailleurs, très souvent, ce sont les jeunes gens qui exécutent les *rango* au Vonizongo. Cependant, nous ignorons totalement ce que disent les paroles des *rango* des Sakalava, mais il semble qu'elles ont particulièrement pour but de divertir en ce sens que la circonstance où on les exécute revêt l'aspect d'un jeu. Les textes des *rango* du Vonizongo quant à eux, reposent sur l'exaltation du mâle, la louange de la force physique et visent à donner du courage aux hommes qui effectuent une tâche ardue. Le *rango* est ainsi, par excellence, le chant des hommes !

Les deux définitions suivantes, données par le R.P. Weber, viennent appuyer cette idée (6) :

« (...) Rango pv, chant (des hommes en chœur) – mandrango ny mpanjaka, chanter le roi (...) » ;

« (...) Ranjo (...) honorer un enfant circoncis en assistant aux danses et aux chants, vo rango ».

Ranjo et *rango* ne sont donc ici que deux variantes (vélarisation en –ng– du phonème –ndz–, graphié en –nj–, de ranjo). Ces deux définitions montrent que le *rango* se différencie du *tsao* car ce dernier s'adresse également aux hommes en l'occurrence lors du piétinage des gerbes de riz ou des rizières et lors de la tauromachie ou des luttes, jeux qui font partie intégrante de la circoncision.

Il importe de remarquer que chez les Betsimisaraka, le terme *rango* reflète une idée de louange et de bénédiction. P. Vérin a pu relever, lors d'une circoncision betsimisaraka, le passage suivant tiré d'un chant réservé audit rite (7) :

« Rango, rango zaza,
Zaza rangoina tsy maharay ra

(5) Citation traduite, extraite de Rajemisa Raolison (R.), *Fomba amam-pahendrena malagasy*, Kilasy faha-6 sy faha-5, Imp. Hery, Tananarive 1969 p. 34.

(6) Weber (R.P.), *Dictionnaire Malgache-Français rédigé selon l'ordre des racines par missionnaires catholiques de Madagascar et adapté aux dialectes de toutes les provinces*, Etablissement de Notre-Dame de la Ressource, Ile Bourbon, 1853.

Abréviations employées par l'auteur : pv = provinces ; h = hova (mis pour Merina) ; vo = voir.

(7) Vérin (P.), « Quelques observations sur les rites de passage des Betsimisaraka de la région de Vatandry », in *Bulletin de Madagascar*, n° 208, sept. 1963, pp. 816–817.

Béni, béni soit l'enfant !
L'enfant béni ne perd pas trop de sang !

Ce passage rapproche plus le *rango* de la circoncision que du moment où l'on fait piétiner la rizière ou les gerbes de riz par les bœufs.

Mais sur les hauts-plateaux centraux, le *rango* n'existe pas seulement dans le Vonizongo mais aussi dans la partie ouest du Vakinankaratra. Toutefois, ici, les *rango* se rapprochent de ceux des jeunes Sakalava dont parle Rajemisa Raolison. En définitive, il est probable que c'est surtout dans les régions limitrophes du territoire des Sakalava que se font sentir les influences sakalava, du moins à travers les chants populaires— (8). Ce fait apparaît comme relevant d'une logique évidente. Or, comment se fait-il que ces genres de chants classés parmi les *hirantSakalava* ou *marofotsy* se retrouvent non seulement dans les autres sous-régions vonizongo proches du Sakalava et des Marofotsy mais aussi jusque chez les Vonizongo du sud-est, dont le territoire est limitrophe du Marovatana et de l'Avaradrano ?

Qu'en est-il du *tsola* classé également comme faisant partie des *hirantSakalava* ? Les textes de ce genre consistent essentiellement à l'invocation des esprits. Il est vrai que parmi ces esprits figure au Vonizongo celui du célèbre Andriamisara, devin-guérisseur sakalava qui avait laissé une trace remarquable dans l'histoire de la royauté sakalava du XVIII^e siècle (9). Le rituel, les textes des chants et les divinités invoquées sont en rapport étroit : d'une part, les textes d'invocation réservés à Andriamisara et à Andrianampoinimerina sont différents, d'autre part, pour invoquer le premier, le *pihanjaka* « possédé » doit revêtir le genre de vêtements dit *sikina* et tenir une sagaie de fer, tandis que pour s'adresser au second, il doit mettre un pagne, un *lamba* blanc qu'il fait passer par l'épaule gauche et également une sagaie de fer, mais on lui hisse le drapeau de la nation malgache. Il est vrai aussi que l'on emprunte des termes d'origine sakalava dans certains *tsola* et pendant les trances : on remplace, par exemple, *ankizy* par *tsaka* « enfant », *tantely* par *fandramy* « miel », *havana* par *longo* « ami, parent », *akoho* par *fitimoka* « poulet », *vady* par *valy* « mari, épouse », *doany* par *valamena* « enceinte d'une tombe royale sakalava », *vahoaka* par *bemihisatra*, qui désigne originellement une des dynasties sakalava mais sert également à appeler

(8) Au Vonizongo, un des effets de ce voisinage est la puissance de ses sortilèges. Les *Tantara* rapportent ce fait dans les termes suivants : « Vonizongo fony izy mbola tsy voa vory n' Andrianampoinimerina nanao taratra ; tao nisehoany ny ody mahery betsaka fa akeky ny Sakalava » (in Callet (R.P.), *Tantara ny Andriana eto Madagasikara*, tome II, Impr. Officielle, Tananarive, 1908, p. 844) — trad. de G.S. Chapus et E. Rratsimba : « Cela (le sortilège dit *Taratra*) se pratiquait au Vonizongo, avant qu'Andrianampoinimerina ne l'ait joint à ses états ; ce fut là l'origine de beaucoup d'ody mahery, parce que le pays est proche des Sakalava » — *ody mahery*, « puissants sortilèges » (in *Histoire des Rois*, tome IV, Académie Malgache, Tananarive, 1958, p. 565).

(9) Lombard (J.), *La royauté sakalava : formation, développement et effondrement. Essai d'analyse d'un système politique*, ORSTOM, Tananarive 1973, ronéo, pp. 16—17.

les femmes au Vonizongo lors desdits cultes, etc... Cependant, ces critères ne pourraient pas être pris comme des éléments déterminant expliquant la classification du *tsola* dans les *hiran-tSakalava*, car Andriamisara figure aussi parmi les divinités auxquelles d'autres groupes de l'île rendent un culte (10). Ainsi, nous avons entendu chez certains Tsimihety de Mandritsara une chanson exécutée pour invoquer l'esprit du grand prince du Vonizongo, Andriantoarivo ou Andriamantoarivo, mais nous ne pensons pas que la mention de cet esprit royal vonizongo permette de considérer ladite chanson comme une chanson merina. D'ailleurs, son mode d'exécution est loin de celui du *vakodrazana* et du *vakisôva* merina. A notre avis, l'élément prédominant qui amène nos communautés à regrouper le *tsolâ* parmi les *hiran-tSakalava* est encore le mode d'exécution du genre lui-même. Effectivement, le mode d'exécution du *rango*, du *tsao* et du *tsola* rejoint de très près celui du *hiran-tSakalava* : nécessité d'un *panjijy* «soliste» pour déclamer le thème général et présence d'un chœur qui revient toujours sur un même vers musical et une même parole... Un tel système est fréquent dans les chants sakalava et marofotsy. La structure (musique et texte) de certains genres de chants exécutés par les Sakalava et les Marofotsy se retrouvent quelquefois à travers les *rango*, les *tsola*, les *tsao* et les *hiran-tSakalava* proprement dits du Vonizongo : certaines formules sakalava ou marofotsy s'y retrouvent, on essaie même, quelquefois, d'insérer une espèce de «petit nègre» sakalava dans les textes.

III

QUESTIONS SUR L'ORIGINE DE L'APPELATION DE «HIRAN-TSAKALAVA»

L'anachronisme, que nous avons mentionné dès le début de cette communication à propos de la qualification de sakalava ou de marofotsy d'un des genres de chants populaires du Vonizongo, pourrait être, à notre avis, dans une large mesure, un des effets des contacts de notre population avec les Sakalava et les Marofotsy.

SUR LE PLAN SYNCHRONIQUE

Rattachés historiquement à la royauté merina, les Vonizongo étaient soumis

(10) Ramamonjisoa (S.A.), «Questions sur Andriamisara : un exemple de critique historique à propos de traditions culturelles influencées par l'Islam bantouisé à Madagascar», in *Omalv sy Anio*, n° 3-4, 1976, pp. 251-268.



à une hiérarchisation sociale en «castes», dotée d'un système quadripartite (11), à savoir :

- les *Andriana*, d'ascendance princière ou anoblis ;
- les *Hova*, groupe intermédiaire entre les «nobles» et les esclaves ;
- les *Mainty*, esclaves de la cour royale ;
- et les *Andevo*, esclaves particuliers n'ayant ni statut, ni droit dans la vie sociale.

Une fois l'abolition de l'esclavage promulguée, les descendants d'anciens esclaves (*Mainty* et *Andevo*) ont dû assurer eux-mêmes leur émancipation économique. Certains ont eu la chance d'acheter à bas prix quelques terres, ou même de s'en faire offrir par leurs anciens maîtres, en guise de reconnaissance des services rendus. Mais il semble qu'un certain nombre, non négligeable, de *Mainty* et d'*Andevo* ont préféré quitter la région. Les histoires familiales que nous avons pu recueillir auprès de nos communautés citent trois grandes aires d'immigration : le Sakalava, la région de Tsaratanana (au nord) et l'Antsihanaka (au nord-est). Jusqu'à maintenant, les descendants d'anciens esclaves du Vonizongo se déplacent plus ou moins fréquemment vers ces régions, pour rendre visite à des parents émigrés ou pour ramener des dépouilles mortelles au Vonizongo. Les trois régions susmentionnées sont devenues, par excellence, des seconds *tanindrazana* pour cette catégorie de population.

Notons en passant que selon l'hypothèse de H. Deschamps, les Marofotsy seraient constitués par des esclaves de Sihanaka, des Merina et de Sakalava. Mais pour l'auteur la formation de Marofotsy remonte non pas après l'abolition de l'esclavage mais au XVIII^e siècle, à l'époque où les esclaves des Sihanaka se sont révoltés puis réfugiés dans la région (12).

Les *Andriana* et les *hova*, dépourvus de leur moyen de production (les esclaves) eux, ont préféré émigrer vers les villes, probablement pour rechercher des moyens de subsistance autres que l'agriculture et l'élevage. Il semble que dès l'époque royale merina, ils étaient, au Vonizongo, numériquement bien inférieurs aux esclaves. Nos informateurs *andriana* rapportent, en effet, qu'une famille *andriana* pouvait à elle seule posséder jusqu'à une centaine d'esclaves ! Tendent-ils à grossir démesurément l'effectif des esclaves de leurs ancêtres ? Toujours est-il que la population actuelle du Vonizongo (surtout la partie nord) est composée, en majeure partie, de descendants d'anciens esclaves.

De la prédominance en nombre des descendants d'anciens esclaves (et donc

(11) L'interprétation populaire mentionne une hiérarchisation sociale dotée d'un système ternaire : *Andriana/Hova/Mainty*, le groupe des *Andevo* est purement et simplement méconnu, car il dénote visiblement des conditions analogues à celles des bêtes de somme. Cette espèce de fluctuation sociale ne rend pas du tout aisée la recherche de l'existence, dans notre région, de descendants d'anciens *andevo*.

(12) Deschamps (H.), *Histoire de Madagascar*, éd. Berger-Levrault, Paris 1965, p. 109.

leur prédominance dans la vie culturelle de la région) et de leurs rapports relativement importants avec les Sakalava et les Marofotsy, nous sommes amenés à avancer que le *hiran-tSakalava* ou le *marofotsy* est un produit folklorique importé au Vonizongo des pays sakalava et marofotsy par cette catégorie de population. Il est toutefois possible que les *tsao*, les *rango* et les *tsola* aient eu, avant l'abolition de l'esclavage (c'est-à-dire sous la royauté merina et avant les déplacements des Vonizongo vers le Sakalava et chez les Marofotsy), un timbre plutôt merina que sakalava ou marofotsy. Effectivement, un vieillard d'environ 110 ans (né vers 1870) nous a chanté un ancien *tsola* désormais inconnu de presque toute la population : ce spécimen est tout à fait loin du style de l'époque actuelle et emprunte visiblement plus le style des *vakoðrazana* merina (qui se chantent en chœur) que celui scandé et au rythme vif typique des chants exécutés lors des cultes de possession des Sakalava et des Marofotsy et des *tsola* vonizongo actuels. Actuellement, le *tsola*, le *rango* et le *tsao* adoptent un rythme vif, analogue à celui des *hiran-tSakalava*. En d'autres termes, se pourrait-il que l'appellation de *hiran-tSakalava*, genre-mère parmi lequel figurent le *tsola*, le *rango* et le *tsao* n'ait été introduit dans le Vonizongo qu'après l'abolition de l'esclavage ?

SUR LE PLAN DIACHRONIQUE

A l'encontre de l'approche précédente, qui se borne à étudier ces genres de chants sous leurs aspects actuels, il existe une hypothèse qui met en doute la considération des *hiran-tSakalava* comme un produit emprunté des groupes voisins par les Vonizongo.

Selon les *Tantara*, les relations des Sakalava avec les Merina remontent déjà au temps de Ralambo. Elles reposaient notamment sur l'aide militaire : en cas de difficultés, les princes merina (depuis Ralambo jusqu'à Andrianampoinimerina) avaient eu recours aux Sakalava pour éliminer leurs adversaires respectifs. Les deux tomes des *Tantara* parlent à ce sujet de six types de Sakalava :

- les Sakalava, sans préciser leur origine (mercenaires ou bandits ?)
- les *Sakalava avy any andrefana* «Sakalava de l'ouest» : l'ouest est-il pris ici en référence à Ambohimanga ou par rapport à la région du groupe demandant de l'aide, ou par rapport à la localité du narrateur ?
- les *Sakalava avaratra* «Sakalava du nord» (même question que pour les Sakalava de l'ouest) ;
- les Sakalava conduits par Manara, émissaire du prince du Menabe ;
- ceux appelés *Sakalava hova* ;
- et enfin les Sakalava du Boina, qui attaquèrent Andriamary.

A l'exception du quatrième et du sixième groupes (c'est-à-dire les Sakalava du Menabe et ceux du Boina), les quatre autres groupes ont une origine imprécise. Delivré a également relevé cette imprécision du terme de Sakalava utilisé par les traditions historiques merina :

« (...) A deux reprises (TA, pp. 140 et 144), les *Tantara* font allusion aux attaques des Sakalava à l'époque de Ralambo et d'Andrianjaka. Il s'agit là certainement d'un anachronisme sans que l'on puisse déterminer cependant avec certitude quel est dans les vieux textes merina le sens du terme sakalava (cf. Andrianampoinimerina appelant symboliquement certains de ses sujets « Sakalava hova avara-pianarana ») (13).

Certains de ces Sakalava n'avaient fait que passer chez les Merina après leur avoir apporté l'aide militaire (14), mais il semble que d'autres s'étaient installés définitivement en Imerina, tels ceux qui avaient accompagné Manava. Vers la seconde moitié du XIXe siècle (puisque les *Tantara* ont été entamés en 1864), l'informateur du R.P. Callet rapporte qu'il existe encore dans l'Avaradrano des Sakalava emmenés par cet émissaire du Menabe : *eny Sahafa eny, feno Sakalava nentin' ny* « là-bas, à Sahafa, il y a plein de Sakalava qui résident en Imerina depuis bien des années » et qui se sont confondus aux Merina. Il est probable que les Merina aient assimilé certains de leurs éléments culturels. Notons toutefois que l'utilisation des *Tantara* en ce qui concerne les Sakalava (outre l'imprécision du terme) ne manque pas de soulever des problèmes. A titre d'exemple, l'informateur du R.P. Callet ose avancer que les princes sakalava sont originaires d'Ambohijanaka sud, près d'Alasora (16) ! Il va sans dire qu'il tend trop à centrer sur l'Imerina l'histoire des princes de Madagascar : les anciennes migrations partiraient de l'Imerina. Ce qui est entièrement discutable, sinon réfutable.

En ce qui concerne le Vonizongo, la question est donc de savoir s'il y avait eu également établissement des Sakalava dans la région. Bien des traditions historiques, que nous avons pu collecter auprès de nos informateurs, font mention de razzias sakalava jusqu'au Vonizongo et considèrent cette région comme un lieu de refuge des bandits sakalava. La carte ethnique établie par Grandidier, en 1908, mentionne qu'une bonne partie du nord du Vonizongo avait été une « zone quasi-déserte parcourue par les troupes sakalava » (17). Mais il semble que le nord du Vonizongo n'est pas la seule région fréquentée par les Sakalava, car à travers presque tout le Vonizongo, on retrouve leurs traces dans la toponymie. Une chaîne de collines, située environ à 8 km à l'est du Tsilokàna porte, par exemple, le nom d'*Antobisakalava* « Au camp sakalava ». Bref, tout ceci dénote un rapport relativement étroit entre les Sakalava et les Vonizongo et, a fortiori, il paraît même que les Sakalava ont fait leur le territoire vonizongo.

Cette hypothèse nous semble confirmée par d'autres chercheurs. Ainsi J.P.

(13) Delivré (A.), *L'histoire des rois d'Imerina - Interprétation d'une tradition orale*, Klincksieck, Paris 1964, pp. 386-387, note 8.

(14) Callet (R.P.), *Op. cit.*, tome 1er, p. 536.

(15) Callet (R.P.), *Op. cit.*, tome 1er, p. 462.

(16) Callet (R.P.), *Op. cit.*, tome II, p. 1084.

(17) Carte reconstituée par H. Deschamps, *Op. cit.*, p. 294.

Domenichini nous a fait remarquer, lors d'une communication que nous avons présentée à l'Académie Malgache (lors du Colloque sur la Littérature Malgache), que certains documents anciens nomment déjà Antsakalava la zone qui part des environs d'Ambohidratrimo vers l'ouest. Ce qui veut dire que le Vonizongo avait fait partie intégrante du Sakalava ! Ce qui signifie également que le *hiran-tSakalava* n'est pas un produit d'importation au Vonizongo mais un élément culturel d'origine vonizongo, un genre de chants populaires relativement ancien que l'on aurait retrouvé chez les Vonizongo bien avant l'abolition de l'esclavage !

Mais, à notre avis, toute cette confusion autour de ce qui se rapporte aux Sakalava en Imerina vient :

- soit des occupations éventuelles de certaines zones de l'Imerina par les Sakalava et en conséquence, lesdites zones reçoivent l'appellation d'Antsakalava, analogiquement à l'Antobisakalava du Vonizongo, qui, selon les traditions, avait servi de camp aux Sakalava, lors de leurs déplacements vers l'Imerina ;
- soit de l'ambiguïté du concept de Sakalava lui-même, ambiguïté dont A. Delivré, rappelons-le, a fait mention.

Deux faits nous intriguent cependant pour l'hypothèse qui considère que *hiran-tSakalava* ou *marofotsy* n'est pas un produit importé des groupes voisins par les descendants d'anciens esclaves du Vonizongo.

Premièrement, pourquoi n'avoir pas qualifié le genre seulement de *sakalava* mais aussi de *marofotsy* ? D'aucuns ne peuvent avancer que le territoire *marofotsy* va jusqu'au Vonizongo ! Dans ce cas, le *hira marofotsy* du Vonizongo est d'origine... *marofotsy* et non Vonizongo.

Deuxièmement, comme se fait-il que, dans nos zones de recherches, la catégorie de population non-descendants d'anciens esclaves s'abstient d'exécuter des *hiran-tSakalava*, mais adore les *vakodrazana*, qui sont d'inspiration merina ? Tient-elle encore aux éléments culturels de l'ancienne époque royale merina, éléments dont aurait fait partie le *vakodrazana* ? S'il en est ainsi, le *hiran-tSakalava* serait un produit des descendants d'anciens esclaves mais ne reviendrait pas aux *Andriana* et aux *Hova*. Il se pourrait donc qu'il y ait des genres de chants spécifiquement *andriana* et *hova* et d'autres appartenant aux descendants d'anciens esclaves, comme il y avait eu, sous la royauté, des rites spécifiquement royaux et des rites populaires (18). Nous n'avons rencontré aucun *Andriana* et aucun *Hova* au Vonizongo qui aurait voulu nous exécuter un *tsao*, ou un *tsola*, ou un *rango*, ou un *hiran-tSakalava*. Même lors des circonstances pendant lesquelles l'on devrait, en principe, exécuter ces genres, ces catégories de population préfèrent les remplacer par les *vakodrazana* !

(18) Callet (R.P.), *Op. cit.*

Cousins (W.E.), *Fomba Malagasy*, 7e éd., Trano Printy Imarivolanitra, Tananarive, 1963, 207 p.

Rabearimanana (L.), « Mystique et sorcellerie dans le manuscrit de l'Ombiasy (Manuscrits hova de la Bibliothèque Grandidier, 1864-1870), II - La circoncision, in *Omalasy Anio*, n° 3-4, 1976, pp. 303-322.

Nos remarques n'ont touché qu'un des problèmes qui mérite d'être étudiés à travers les chants populaires du Vonizongo. Elles auraient pu être complétées par l'approche d'autres points, en l'occurrence l'approfondissement de la structure des textes eux-mêmes et le contexte rituel pendant lequel l'on exécute ces genres de chants.

Par ailleurs, notre communication a mis l'accent sur le rapport entre le Vonizongo et l'Imerina d'une part, entre le Vonizongo et le Sakalava et le Marofotsy d'autre part. Les éléments merina, sakalava et marofotsy se trouvent ici en pleine confrontation. Il semble cependant que notre population tient à distinguer ceux qui sont issus de l'Imerina et ceux qui proviennent du Sakalava et du Marofotsy, du moins à travers les modes d'exécution des genres.

En fait, d'après notre constatation personnelle, tant qu'il y a déplacement des Vonizongo chez les Sakalava et les Marofotsy, la culture merina ne pourrait pas assimiler les éléments sakalava et marofotsy tels qu'ils apparaissent à travers certains domaines folkloriques de nos communautés. La preuve, c'est que nous avons pu collecter plus de 100 textes de *hiran-tSakalava* (*hiran-tSakalava* proprement dits, *tsao*, *rango* et *tsola*) et seulement une cinquantaine des autres genres, et ce en l'espace d'un mois, car on aime le *hiran-tSakalava*. A cette préférence s'ajoute la prédominance culturelle des descendants d'anciens esclaves sur les *Andriana* et les *Hova*, dans le domaine des chants populaires.